

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

III. — LES SOUTERRAINS

(Suite)

L'intendant se mit à rire.

— Vous n'y êtes pas, mon brave ! — dit-il.

— Alors une question ?

— Faites.

— Il doit y avoir là-dessous une histoire d'amourette, et c'est quelque galant qui passera par tous ces couloirs, au nez et à la barbe d'un mari. . . . Est-ce ça, hein ? . . .

— La discrétion m'empêche de vous répondre *oui* ou *non* ; je puis cependant vous dire que vous êtes plus près de la vérité que tout à l'heure.

André cligna de l'œil d'un air narquois, et, tout en prenant la scie à son tour, il murmura :

— Compris ! . . .

Puis il ajouta tout haut :

— Est-elle bien jolie, la dame ?

— Vous m'en demandez trop long.

— Ah bah ! histoire de passer le temps ! Qu'est-ce que ça vous fait de me répondre ? Nous ne savons pas seulement où nous sommes, par conséquent il n'y a pas de danger que nous puissions compromettre quelque chose en bavardant ! . . . Nous raconterions à Dieu et au diable ce que nous avons fait ici, bien malin celui qui devinerait la maison. . . . Autant vaudrait, ma foi, chercher une aiguille dans une botte de foin ! on aurait même encore plus de chances dans ce dernier cas.

— Eh bien, oui, — répliqua l'intendant avec un nouveau sourire, — elle est jolie. . . . très-jolie ! . . .

— Et le mari ne se doute de rien, bien sûr ?

— Vous comprenez que s'il se doutait de quelque chose, on ne se donnerait pas tant de peine pour se cacher de lui. . . .

— Au fait, c'est juste ! . . . Je le vois d'ici, ce mari, s'il est jaloux, faisant le pied de grue et surveillant tout autour de la maison, tandis que l'amoureux arrivera tranquillement, juste dans le boudoir de la dame ! J'en ris, malgré moi ! . . . pauvre mari ! . . . Allons, décidément, ces gens riches et ces grands seigneurs n'ont pas plus de chance que les autres ! . . .

IV. — LES VINGT-CINQ LOUIS.

Après avoir formulé la réflexion philosophique qui termine notre dernier chapitre, André reprit ses outils et se remit à travailler activement avec François.

Des charnières furent ajustées aux planches qui recouvraient l'ouverture et qui formèrent ainsi une trappe parfaitement mobile et facile à soulever, depuis l'intérieur du pavillon et depuis l'intérieur du souterrain.

Cela fait, les trois hommes redescendirent dans les salles basses. L'escalier de pierre qui terminait le couloir fut remis en état. On édifia une espèce de banc circulaire avec les décombres résultant de la démolition des portes murées. On répara soigneusement l'escalier qui conduisait au boudoir. Enfin, le carré long, coupé dans le beau parquet mosaïque devint une trappe semblable à celle du pavillon.

— Voilà qui ne va pas mal, — dit André, après avoir donné le dernier coup de rabot et de lime, et en regardant son ouvrage d'un air satisfait, — mais. . . .

Il s'interrompit,

— Mais quoi ? — demanda l'intendant.

— Il faut enlever entièrement le tapis de cette pièce et ne pas le replacer, ou bien tout ce que nous avons fait et rien ce sera absolument la même chose.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ce tapis, si on le recloue, masquera la trappe et que, par conséquent, on ne pourra plus la soulever.

L'intendant sourit.

— Et vous ne voyez pas un moyen d'obvier à cet inconvénient ? — demanda-t-il.

— Ma foi, non. Il y aurait bien la ressource d'entailler le tapis dans toute la largeur de l'ouverture ; mais, quelques précautions que l'on puisse prendre, ce serait parfaitement visible, et ce n'est pas ce qu'il faut ici. . . .

— Non, en vérité.

— Alors, nous enlevons le tapis ?

— Gardez-vous en bien.

— Vous avez donc un expédient, vous ?

— Parliens !

— Ah ! par exemple, je suis curieux de voir ça !

L'intendant tira de la poche de son habit une dizaine de petits tubes creux, en cuivre, d'un pouce de long, et autant de gros clous sans pointe, de la même longueur que les tubes.

— Et c'est dans ces petits outils là qu'est votre expédient ? — demanda André d'un air incrédule.

— Mon Dieu, oui.

— Ah ! ah !

Et cette exclamation dubitative fut accompagnée, de la part de l'ouvrier, d'un mouvement d'épaules très-significatif.

— Rabattez le tapis, — fit l'intendant, — comme si vous alliez le reclouer.

— Voilà qui est fait.

— Maintenant, soulevez-en un peu les bords et enfoncez dans le plancher ces tubes de cuivre, à un pied et demi les uns des autres.

André et François s'acquittèrent de cette besogne.

— Tenez le tapis, — reprit l'intendant, — et, au-dessus de chacun des tubes, faites dans le tissu un petit trou avec la pointe de votre compas. . . . Bien. Prenez ces clous et introduisez-les dans les tubes en traversant le tapis. . . . C'est fini. Qu'en dites-vous ?

— Ma foi, — répliqua André, — je dis que vous aviez raison et que je n'aurais jamais pensé à cela !

L'intendant venait tout simplement d'inventer le système de passage des tapis si usité aujourd'hui dans toutes les maisons où l'on veut souvent donner à danser. Grâce à ce système, il faut trois minutes pour enlever le tapis d'un salon, et autant pour le remettre.

— Voici le salaire convenu, — reprit l'intendant en mettant vingt-cinq louis dans la main d'André, — reposez-vous, achevez ces pâtés et ces jambons, et videz ces bouteilles. Cette nuit je vous reconduirai moi-même à Paris.

Les deux ouvriers s'attablèrent et firent si bien honneur aux flacons, qu'un peu avant onze heures du soir ils étaient gris comme des gardes-françaises et s'endormaient sur les fauteuils dorés dont la moelleuse élasticité invitait au sommeil. L'intendant réveilla les dormeurs.

— Voici vos masques, — leur dit-il, — mettez-les, je vous prie, nous partons.

André et son compagnon obéirent, sans se rendre parfaitement compte de ce qu'ils faisaient. Comme la nuit précédente l'intendant les prit par la main, les fit sortir de l'hôtel et les conduisit à travers le jardin jusqu'à la porte dérobée qu'il ouvrit. La voiture attendait dans la rue. Tous trois montèrent dans le mystérieux carrosse, qui partit au grand trot de ses deux chevaux. Avant le second tour de roue, les ouvriers s'étaient rendormis. Au bout de deux heures de marche, la voiture s'arrêta.

André et François se réveillèrent en sursaut.

— Otez vos masques, — fit l'intendant ; — descendez, mes amis, et retournez chez vous.

— Où sommes-nous ?

— Vous le verrez.

La portière s'ouvrit.

Les ouvriers sautèrent assez lourdement sur le pavé.

Les chevaux tournèrent bride à l'instant même et prirent le galop.

André regarda autour de lui. La lune se mirait, brillante, dans les eaux tranquilles de la Seine, à peu près à cet endroit où s'élève aujourd'hui le Palais-Bourbon.

Le carrosse avait déjà disparu.

Machinalement André mit sa main sur la poche de son gilet. Les vingt-cinq louis y étaient toujours.

— Tant d'argent pour vingt-quatre heures de travail ! — murmura l'ouvrier dont l'ivresse se dissipait au grand air. C'est drôle, tout de même ! dis donc, François. . . .

— Quoi ?

— Est-ce que tu la crois, toi, cette histoire d'un amoureux, d'une belle dame et d'un mari ?

— Ma foi, oui. . . .

— Eh bien, toute réflexion faite, tu as tort. . . .

— Tiens ! tiens ! tiens !

— Tout ça, mon garçon, vois-tu bien, ce sont des bourdes !

— Allons donc !

— Plus j'y pense, plus je reviens à ma première idée !

— Qu'est-ce que c'est que ta première idée ? Je ne m'en souviens pas du tout. . . .

— C'est que nous venons de travailler pour des faux monnayeurs.

— Tu crois ?

— J'en jurerais.

— Ah ! diable !

— Mais, au fond, ça m'est bien égal. . . . pourvu, cependant, qu'on ne nous ait pas payés avec de la fausse monnaie !

— Ah ! diable ! . . . ah ! diable ! . . . — répéta François avec beaucoup plus d'énergie que la première fois.